

« BELLE-VUE » SUR CRESSIER

Rencontre des Amis de Rousseau et des écrivains neuchâtelois et jurassiens.

En octobre 1960, les Amis de la collection neuchâteloise des manuscrits Rousseau avaient convié les Ecrivains neuchâtelois et jurassiens à se joindre à eux. Il avait été décidé que leur assemblée générale annuelle se tiendrait en un lieu encore inconnu de chacun : *Belle-Vue* sur Cressier, propriété perchée dans un cadre sauvage, où le philosophe de Genève vint en promeneur voir son ami Pierre-Alexandre DuPeyrou.

Aux charmes de l'endroit — de ce paysage agreste — s'ajoutait celui de la curiosité qu'inspire toujours une propriété privée d'aspect mystérieux, surtout lorsqu'elle y attira quelque personnage de marque, en l'occurrence cet extraordinaire Jean-Jacques, un des leviers inconscients de la Révolution française. En ouvrant son « Discours sur l'inégalité » ne proclamait-il pas — chose peu rassurante — : « Commençons par écarter tous les faits » ?

Courte séance administrative.

Dans le grand salon de Belle-Vue, les amis de Rousseau purent se réunir grâce à la grande courtoisie de la maîtresse de céans, Mme Eric de Coulon. Ce fut grâce aussi aux participants, propriétaires d'autos, qui amenèrent avec plaisir sur ces hauteurs ceux qui ne possédaient pas de voiture — ces déshérités joyeux qui, vu les statistiques d'accidents douloureux de la route, préféreraient au choix, comme cadeau, la mort instantanée ou la guillotine.

Mlle Claire Rosselet, présidente du groupement invitant — qui exploita l'intelligente suggestion d'une descendante d'Isabelle d'Ivernois, notre contemporaine, Mlle Marguerite Berthoud, suggestion faite de créer une société d'encouragement d'acquisition de manuscrits de Jean-Jacques — dirigea la réunion.

Si l'assemblée, à laquelle prit part M. Francis Bourquin, professeur à Bienne, président des Ecrivains neuchâtelois et jurassiens, était fort nombreuse (plus de cinquante présents), on signala notamment quelques personnalités qui s'étaient fait excuser.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER



Belle-Vue sur Cressier

où Rousseau rendit visite à Du Peyrou.

Cliché pris d'avion.

Les rapports de présidence, les procès-verbaux et l'exposé comptable du trésorier, M. Eric Berthoud, directeur de la Bibliothèque de la ville, ainsi que la décharge des vérificateurs : Mlle Denise Berthoud et M. Jacques DuPasquier, furent accueillis avec gratitude et sans observation.

**M. Henri Gouhier, professeur à la Faculté des lettres
et sciences humaines à l'Université de Paris.**

Un célèbre professeur de Sorbonne ne se dérange point sans raison. Surtout quand ayant scruté et disséqué un manuscrit de Jean-Jacques figurant précisément à la Bibliothèque de Neuchâtel — le plus riche fonds en originaux de Rousseau — il en tire une définitive conclusion d'ordre psychologique, philosophique et religieux.

Les savants ouvrages qu'a publiés M. Gouhier sont là pour confirmer sa haute compétence d'introspection. Sa perspicacité, son entraînement à se mouvoir dans la critique et l'interprétation de textes même énigmatiques, le désignent singulièrement à parfaire le jugement si controversé que l'on se fit de l'étonnant protestant libre et attendri compliqué d'un catholique, que fut Jean-Jacques. Celui-ci ne renouait-il pas, quant au style, avec celui de

« BELLEVUE » SUR CRESSIER



Belle-Vue d'où l'on a un panorama sur nos trois lacs, le Plateau suisse et les Alpes.

Croquis d'Eric de Coulon.

Bossuet tout en conférant à ses contextes une construction plus serrée ? La question est de savoir aussi si ses propres modifications de style — de brouillons par exemple — peuvent être considérées comme des correctifs de sa pensée, ou s'il ne s'agit que de meilleurs balancements de mots.

Presque le même jour où Rousseau communiait dévotement à Môtiers, l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, duc de Saint-Cloud, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit signait un « Mandement portant condamnation de « l'Emile ». C'était le 20 août 1762. L'archevêque faisait son devoir. Il s'élevait, en somme, contre paradoxes d'opinion et de conduite, reprochant à la fois « simplicité de mœurs et fastes des pensées » ; « zèle des maximes antiques et fureur d'établir des nouveautés » ; « obscurité de la retraite et désir d'être connu de tout le monde » ; « invectives et culture simultanée des sciences » ; « excellence de l'évangile dont on détruit les dogmes » ; « beauté des vertus qu'on éteignait dans l'âme des lecteurs ! » Ce « Mandement » condamnait aussi principalement la « Profession du vicaire savoyard ».

S'il convient, de nos jours, pour étayer ses opinions de relire la savante étude d'Edouard Rod : « L'affaire Jean-Jacques Rousseau », il n'en demeure pas moins certain que les conceptions latitudinaires du citoyen de Genève niaient ce que l'archevêque supposait acquis : la révélation et les miracles.

Remarquable conférence.

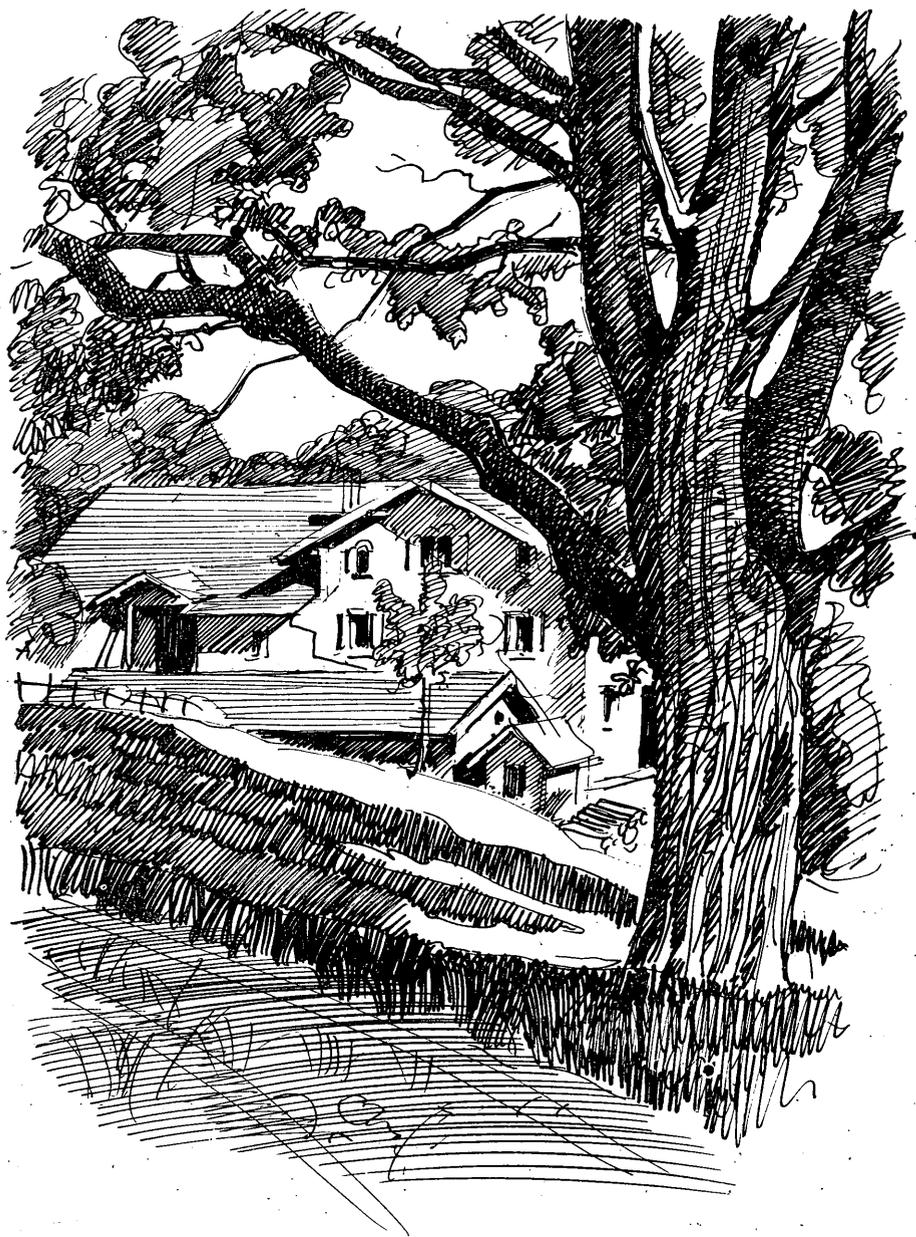
En marge de cette situation connue, de cet affrontement, M. Henri Gouhier apporte une précision qu'il fonde donc sur la « réponse » que Jean-Jacques, pompeusement, adresse à Christophe de Beaumont, en ajoutant à tous les titres de ce dernier, celui, correct, de « proviseur de Sorbonne ».

En étudiant le manuscrit du brouillon, en deux morceaux avec ses ratures, de cette « réponse », et en le comparant à l'amalgamé définitif tronqué, puis publié, l'on peut curieusement scruter l'intime émotion créatrice du philosophe et sa réaction d'incompris ou de méconnu.

La révélation de ce brouillon de la Bibliothèque de la ville de Neuchâtel est moins l'affirmation d'une vérité frappante, que la recherche, l'intention et la volonté de réduire l'adversaire au silence non sans quelques plaisanteries savoureuses. En interprétant ladite lettre de Rousseau, M. Gouhier — qui peut mettre sur pied une vingtaine de pages absolument neuves sur ce thème — explique que le christianisme de Jean-Jacques jaillit de sa formule : « la religion humaine ». Voir dans le christianisme un humanisme, voilà ce qui choqua l'archevêque de Paris comme les ministres de Genève. La dispute pose donc une très grave question : un christianisme si humaniste, sans péché originel ni rédemption, ne devient-il pas tellement humaniste qu'il cesse d'être chrétien ?

La religion naturelle de Rousseau honorait trop généreusement tous les fondateurs de cultes respectifs ! C'est en quoi il est plus sympathique que Voltaire.

«BELLEVUE» SUR CRESSIER



Ferme construite par Louis-Ferdinand de Pury. ...

Dessin d'Eric de Coulon.

J'ajoute encore ici deux réflexions concordant parfaitement avec ce qu'écrivait, dans *Edouard Rod et le cosmopolitisme*, notre ami l'excellent homme de lettres Charles Beuchat professeur à Porrentruy, bien connu à Paris et présent à *Belle-Vue* lors de cette rencontre. Rousseau, comme Edouard Rod et bien d'autres, avait conservé de son milieu en quelque sorte provincial une simplicité de goût presque rustique. Son style classique fit contraste avec certains de ses concepts plébéiens. Si Rousseau et Mme de Staël ont creusé un sillage d'historiens prétendant que la Suisse inculque d'une manière instinctive l'esprit international, cet esprit n'eut rien d'anti-national et d'anarchique.

Belvédère historique.

Ce cadre — but idéal d'un « promeneur solitaire » — se prêtait mieux que tout autre à la manifestation amicale dont il s'agit parce que nous connaissons mal, trop souvent, les lieux de notre cher pays neuchâtelois auxquels se rattache le souvenir de visites célèbres. Il convient ici de profiter de l'occasion et de présenter quelques détails monographiques inédits correspondant à la succession des maîtres d'un grand domaine qui jamais ne fut morcelé mais toujours agrandi.

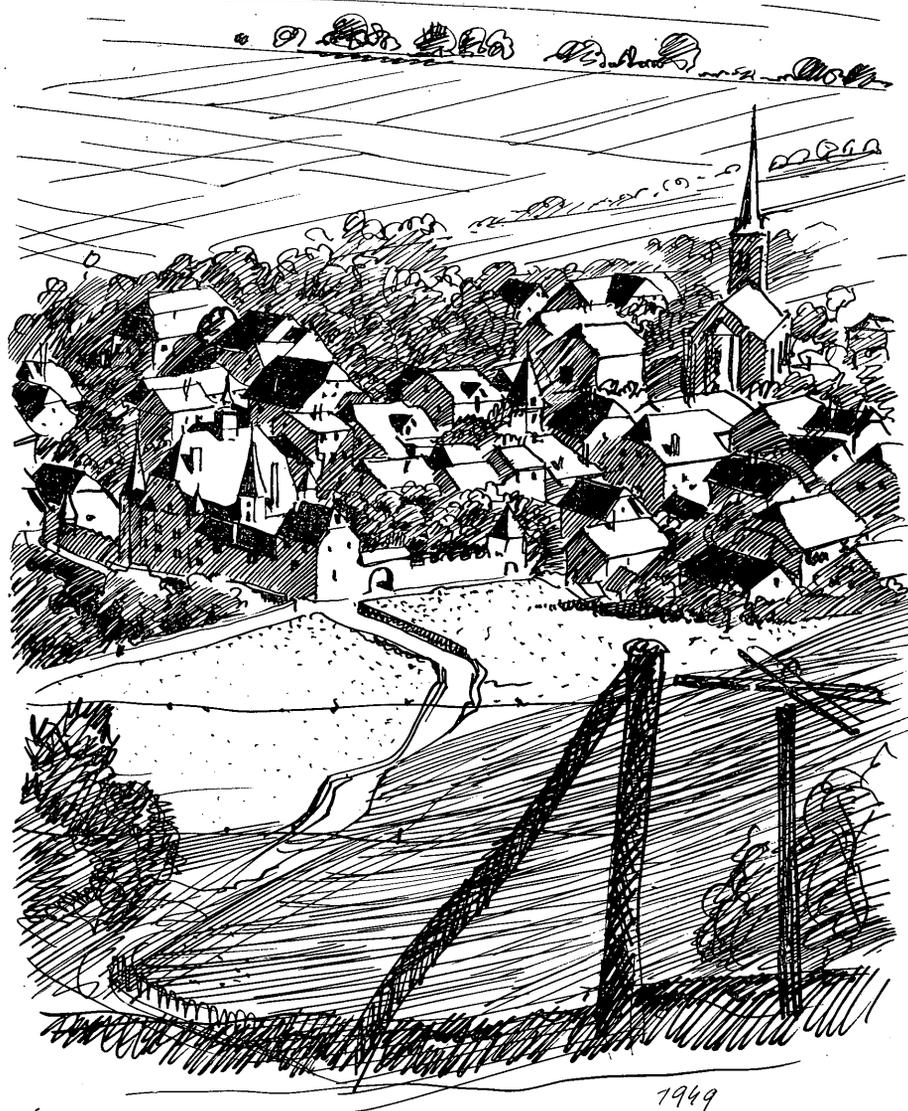
Les documents, originaux ou en copies, concernant cette propriété — parvenus à la famille de Coulon en vertu d'une tradition selon laquelle, chez nous, tous les actes antérieurs de cession se transmettent au nouvel acquéreur même si l'objet passe dans une autre famille — remontent au XV^me siècle, à 1485. L'énumération des propriétaires successifs avant DuPeyrou serait quelque peu fastidieuse d'autant plus que le domaine fut constitué petit à petit par acquisitions et changements de main de terrains boisés, de prés et de vignes, au reste sans grand souci, à l'origine, d'un revenu rentable.

Ce domaine, où les maîtres d'école des villages voisins vinrent plus tard montrer à leurs élèves ses arbres d'une quinzaine d'essences diverses, fut en réalité créé par l'ancien colonel au service de Hollande et gouverneur de Surinam dès 1742 : Philippe de Chambrier. Revenu en Europe au milieu du XVIII^me siècle — homme d'une fort belle prestance qu'atteste encore son portrait ornant la galerie des soixante-dix Chambrier du château de Bevaix — il réunit donc dans le secteur de Cressier un ensemble de terres que sa veuve augmenta à son tour.¹

Celle-ci avait un fils d'un premier mariage, précisément Pierre-Alexandre DuPeyrou qui — lui — hérita de ses propriétés. DuPeyrou, qu'ici il n'est besoin de présenter à personne, édifia, en 1760, *Belle-Vue*, une primitive bâtisse postée en observatoire dominant talus verdoyants coupés de murets, de roches, de sentiers, de mauvais chemins d'accès et de quartiers de vigne.

De solides murs de soutènement formèrent une terrasse. C'est sur ce plateau poétique que fut aménagé d'abord un très élégant pavillon octogonal pourvu de modestes dépendances. Le toit était surmonté d'un gracieux

« BELLEVUE » SUR CRESSIER



Cressier, joli village dominé par les hauteurs de Belle-Vue

Dessin d'Eric de Coulon.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER

clocheton. Le grand salon au plafond en capuchon — formant rez-de-chaussée à l'est — se trouvait être à l'étage au sud puisque surplombant parterres fleuris, tonnelle accueillante, ensemble pittoresque au même palier qu'une autre grande pièce inférieure divisée aujourd'hui en atelier et salle à manger. La porte à deux battants du salon s'ouvrait, à l'est, sur une imposante allée de tilleuls qui maintenant sont bicentenaires, abritant un « kika-jon »...

Il n'est point surprenant que ce perchoir ait séduit DuPeyrou alors âgé de 31 ans, encore plein d'allant, de forces et de projets. Au reste, il avait une maison à Cressier ; *Belle-Vue* était, non loin, sorte de refuge champêtre qui ne pouvait aussi qu'attirer Jean-Jacques impétinent marcheur et botaniste instruit par Gagnebin.



Henry de Pury (1776-1833).

Dr en médecine, médecin du roi, membre du Conseil des Quarante en 1812.

Photographie à Mlle Antoinette de Coulon.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER



Maison dans la verdure et les fleurs, côté sud.

Dessin d'Eric de Coulon.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER

En relisant les « Confessions ».

Rousseau écrivait : « Je donnerai de mes souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte : elle était assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose



Louis-Ferdinand de Pury-Blakeway (1815-1897)

Directeur de la Caisse d'Épargne. Fondateur de la Banque Pury & Cie.

Photographie à Mlle Antoinette de Coulon.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER



Allée de tilleuls plantée par Du Peyrou en 1760.

Dessin d'Eric de Coulon.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER

de bleu dans la haie, et me dit : Voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. »

» En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. DuPeyrou, nous montions sur une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison *Belle-Vue*. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *Ah ! voilà de la pervenche !* et c'en était en effet. DuPeyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause ; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque. »²

Environs et village séduisants.

Les abords de *Belle-Vue* étaient alors plus sauvages qu'aujourd'hui. Dépendaient du domaine — en contrebas — près d'une carrière, un moulin à roue tournante, un étang alimentant Cressier, transformé plus tard en petit château d'eau. Si le moulin a disparu, le « Stock » tint lieu, en face, d'habitation au jardinier, dans le creux du vallon. Un acte de 1702 mentionne, par exemple, le Pré de l'Ozelière et les Prés de Luffars où chantait une fontaine, abreuvant des vaches. Cressier, en 1710 déjà, avait organisé de véritables chasses aux *guêpes* ; qu'en fut-il en 1764 ? Comme voilà bien, pour Jean-Jacques, nouveau risque de persécutions ?

Cressier était et est resté un village plein de charme ; il s'enorgueillissait de ses demeures aux allures de manoirs : le château Renaissance flanqué de ses quatre tours d'angles, la Maison Wallier d'une des rares familles anoblies par une République — celle de Berne — la maison Mollondin et celle ayant appartenu aux barons de Roll, devenue au cours des ans la demeure et l'atelier du célèbre peintre neuchâtelois Gustave Jeanneret, décédé en 1927, père de Mme Eric de Coulon.

Changement de mains.

DuPeyrou n'avait pas d'enfants de son union avec Henriette-Dorothee de Pury, fille du fameux colonel Abram de Pury, autre ami intime de Rousseau, dont j'ai donné un portrait inédit dans une étude sur Monlési, le montrant plume en main.³

En 1793, un an avant son décès, DuPeyrou vendit *Belle-Vue* à Frédéric-Auguste Bonjour, suffragant à Bevaix, pasteur à La Brévine, puis à Saint-Blaise dès 1795. Celui-ci posséda le domaine plusieurs années et l'agrandit aussi. Il mourut en décembre 1822.



Colonel Charles de Coulon-Pury (1859-1933)

Chef du service des étapes à l'Etat-major général.

Après lui, la propriété passa dans la famille de Pury par le mariage de sa fille, Suzanne-Françoise Bonjour, avec Henri de Pury, médecin du roi et receveur des lods, dans la famille duquel elle se transmit.⁴

En 1833, en effet, au décès d'Henri de Pury, elle passa à son fils Louis-Ferdinand de Pury, allié Blakeway, qui vécut de 1815 à 1897. C'est Louis de Pury, fondateur de la Banque Pury & Cie, directeur de la Caisse d'Epargne de Neuchâtel, président du Chemin de fer Franco-Suisse, qui — plus que tout autre — contribua à l'aménagement de *Belle-Vue* et à son embellissement. Il fit édifier des annexes en gagnant plusieurs pièces habitables. Il construisit la ferme voisine et fit établir la route privée en patients détours, menant à Cressier. Il eut quatre fils, dont deux banquiers — un à Londres.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER

Récentes dévolutions.

A la mort du banquier Pury, en 1897, le domaine échet à sa veuve Blakeway, puis, après elle, à sa fille, Marie-Louise-Charlotte de Pury, épouse du notaire Alphonse Wavre, de Neuchâtel. Ils habitaient *Belle-Vue* un mois l'été.

Après Mme Wavre, morte sans enfants, le domaine passa à sa nièce, Alice-Marie de Pury, épouse du colonel Charles de Coulon, chef du service des étapes à l'état-major général. Ils habitèrent *Belle-Vue* toute l'année de 1925 à 1935, alors que d'habitude, ils n'y résidaient qu'en été.

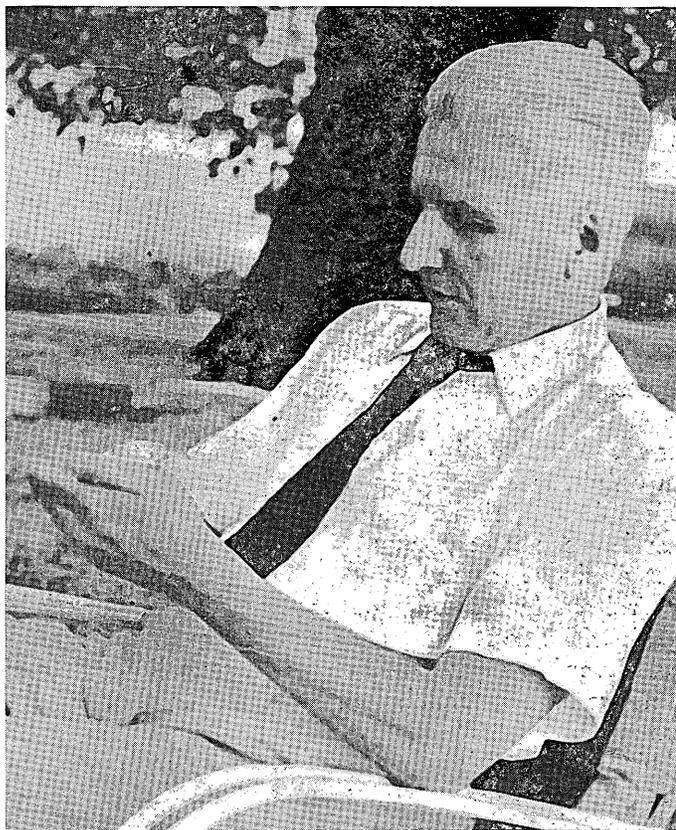


Rose Baucis de Coulon-Jeanneret

Peintre de renom. Maîtresse de céans.

Huile exécutée en 1919 par Gertrude Escher, de Zurich.

« BELLEVUE » SUR CRESSIER



Eric de Coulon-Jeanneret (1888-1956)

Illustrateur de magnifiques ouvrages militaires et d'innombrables paysages.
Affichiste renommé.

(Photo aimablement communiquée par M. Daniel de Coulon)

Mme de Coulon disparue, c'est son fils Eric, affichiste à Paris, qui retint le domaine et habita la maison jusqu'à son décès en 1956.

Aujourd'hui, cette vaste propriété, unique en son genre dans le pays, appartient à sa femme, Mme Eric de Coulon-Jeanneret, et à ses deux fils.

En terminant, je m'en voudrais de ne pas rappeler le souvenir d'Eric de Coulon, un ami personnel, d'une imagination extraordinaire mise au service de sa profession, dont la réputation dépassa de loin nos frontières suisses comme artiste ayant plusieurs années travaillé à Paris où, je le vois encore, à ses débuts, dans son modeste atelier, rue de Bussy, sur la Rive gauche.

Sa renommée, dans un secteur d'activité, où l'art fut immédiatement mis à contribution des exigences industrielles et commerciales, restera tou-

« BELLEVUE » SUR CRESSIER

jours vivante. Dans la collection des « Artistes neuchâtelois », Verneuil lui a consacré, à la Baconnière, tout un cahier.

Officier d'artillerie, Coulon illustra en main de maître l'ouvrage sur notre armée, pour la période de 1914 à 1918, dû au colonel Audéoud, préfacé par le général Wille, édité à Genève, chez Atar. A la même époque, parut chez Sonor une collection de lithographies du même genre animées d'une lumière exquise, faisant preuve d'une technique remarquable.

Il illustra également *Die Schweizer Armee*, texte du colonel Masson, préface du général Guisan, 1939-1941.

Suivit une série de cartes postales à grand succès, au profit de soldats et de leurs familles.

Vint ensuite l'album *Nous*, commentaires du *Règlement de service pour les troupes suisses*. Et je passe sur un grand nombre d'œuvres toujours d'une tenue exceptionnelle que seuls son esprit et sa main savaient concevoir et exécuter.

Sa femme, Mme Baucis de Coulon, à qui va notre gratitude, artiste-peintre bien connue aussi, fut pour lui une précieuse compagne.

L'atelier désert d'Eric de Coulon n'est point le grand atelier de petites œuvres, mais le modeste et émouvant creuset d'une production qui l'honorera toujours ainsi que sa famille.

C'est ainsi que la succession des maîtres de céans à *Belle-Vue*, depuis DuPeyrou et la visite de Rousseau, n'a cessé d'être illustrée par des hommes distingués et dévoués au pays — par des personnalités méritant non seulement une notice dans les annales, mais le souvenir et la reconnaissance de notre génération.

C'est bien la conviction qu'acquirent, dans cette campagne délicieuse et ensoleillée, nos Amis de Jean-Jacques et nos écrivains.⁵

1 Portrait de Philippe de Chambrier, v. *Patrie neuchâteloise* tome IV, p. 320. Les croquis inédits de cette chronique sont extraits en réduction d'un grand album familial d'une soixantaine de dessins à la plume d'Eric de Coulon.

2 *Les Confessions*, livre VI.

3 Portrait du colonel Abram de Pury, vers 1750, v. *Patrie neuchâteloise*, tome III, p. 61.

4 Ce mariage fut célébré en 1807.

5 Cet exposé rappelle une relation parue dans la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* en 1960.